

L E T T R E
D'UN
Q U A K E R

A
FRANÇOIS DE VOLTAIRE,

ÉCRITE
A L'OCCASION DE SES REMARQUES SUR LES
A N G L O I S ;

ET PARTICULIEREMENT SUR
L E S Q U A K E R S .

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE J. PHILLIPS, GEORGE YARD,
LOMBARD STREET.

ET SE TROUVE A PARIS
CHEZ LE GRAS, LIBRAIRE, QUAI DE CONTI.

M.DCC.XC.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL 1927

P R E F A C E.*

LA Lettre suivante occasionnée par celles que Voltaire avoit publiées sur les Quakers, & écrite par un d'eux, lui fut fidèlement envoyée dans le tems porté par la date.

Le but de cette lettre étoit de fournir à cet Auteur les moyens de corriger dans (a) une nouvelle Edition, les fautes qui lui étoient échappées dans la première ; afin que donnant par là une preuve de son attachement sincère à la Vérité, il pût en même tems, se faire honneur à lui-même, & rendre justice aux Quakers.

Mais ces Lettres ayant été réimprimées depuis en François, sans qu'il y ait corrigé aucune des fautes qui lui avoient été indiquées ; l'Auteur de celle-ci a consenti qu'elle fut publiée, pour mettre les lecteurs en état de faire ce qu'il auroit mieux aimé que cet Ecrivain eût fait lui-même.

Il est de la prudence d'un Auteur de mesurer ses forces et de choisir un sujet qui lui convienne : (b) mais c'est à quoi Voltaire parôit ne pas avoir fait attention, lorsqu'il s'est mêlé de traiter des matières de religion ; la frivole plaisanterie de ses expressions ne convenant nullement à la gravité du sujet.

La politesse de son style et l'élégance de ses expressions ont quelque chose de fort agréable, et de fort amusant : mais des erreurs de fait, revêtues de ces ornemens, n'en sont que plus dangereuses ; et le grand nombre d'erreurs de ce

* Ecrite par un Ami de l'Auteur.

(a) Imprimée si l'on en croit le titre à Basle, mais dans le fait à Londres, en 1734. C'est l'Edition qu'on a suivie.

(b) Sumite materiam vel ris qui scribitis æquam
Viribus ; et versate diù, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri :

Hon. de Arte Poet.

genre qui se trouvent dans sa troisième et quatrième Lettres, montre qu'il n'est pas bien instruit des faits qu'il entreprend d'écrire.

Où a-t-il lû que lorsqu'un Juge de Paix envoya George Fox à la Maison de correction de Derby il ordonna qu'il y fût fouetté ? (c) Ou que cet Ordre fut exécuté, là, ou ailleurs ? (d) Ou que l'on fouettoit de tems en tems, George Fox ? (e) et qu'un jour il fut mis au Pilon, (f) "Où a-t-il vu que George Fox se mit à faire des contorsions et des grimaces, à retenir son haleine, et à la pousser avec violence ?" (g) Ce sont là des choses inconnues à ceux qui ont le mieux étudié l'Histoire des Quakers, et qu'ils regardent comme de pures faillies de l'imagination de l'Auteur, qui ayant voulu faire jouer à George Fox le rôle ridicule d'un homme saintement fou, n'a eu d'autre raison pour faire ces contes, que parcequ'ils s'accordoient avec un pareil rôle.

Il lui plaît de dire que les Quakers "furent quelquefois persécutés sous Charles II, non pour leur religion, mais pour ne pas vouloir payer les dixmes au Clergé ; pour tutoyer les Magistrats, et refuser de prêter les Sermons prescrits par la Loi." (h) Il auroit dû considérer que toutes ces choses sont des points de religion chez les Quakers. Mais il a oublié la principale cause de la persécution qu'ils souffrirent dans ce tems-là ; savoir, qu'ils "faisoient des Assemblées publiques pour servir Dieu." C'est à cause de cela qu'ils furent mis à l'amende, qu'ils furent emprisonnés, vexés, et traités cruellement. Dirait-il que "ce n'étoit pas pour leur religion ?"

Il parle de l'Épître Dédicatoire de l'Apologie de Barclay à Charles II, et remarque, comme une chose étonnante, que cette lettre écrite à un Roi par un particulier obscur eut son effet, et que la persécution cessa. (i) Mais c'est encore une erreur ; car la persécution dura plusieurs années après que cette Épître eût été écrite, et elle ne cessa qu'après la mort de Charles II.

Il dit dans sa quatrième Lettre, que Guillaume Penn (qui étoit allé en Hollande) "repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son Père, et vint

(c) Ubi supra, p. 18. (d) Pag. ibid. (e) Ibid. (f) Ibid.
(g) Pag. 19. (h) Pag. 21. (i) Ibid. pag. 22. (k) Pag. 26.

P R E F A C E. 3

“recueillir ses derniers soupirs.”(k) Mais c’est encore là une erreur : car il est certain que le père de Guillaume Penn étoit mort avant qu’il allât en Allemagne.

Nous avons trouvé à propos de remarquer ces fautes dont quelques-unes n’ont pas été relevées par l’Auteur de cette Lettre, qui en la publiant a eu des vûes bien plus importantes, savoir, de défendre la doctrine des Quakers contre les fausses idées qu’on s’en fait ; de donner au public un portrait fidelle et naïf de cet excellent homme, George Fox ; et de faire voir que le Principe fondamental, de la Lumière divine, reconnu & enseigné par les Quakers, est ce guide intérieur et céleste, ce directeur, que les plus sages et les plus vertueux de tous les hommes ont fait profession de suivre ; et que c’est cette même sapience dont l’Auteur du livre intitulé la Sagesse de Salomon nous donne une description si juste, si vive et si élégante : ‘La Sagesse,’ dit-il, (l) ‘qui a tout créé m’a instruit : car il y a en elle, un esprit d’intelligence, qui est saint, unique, multiplié dans ses effets, subtil, disert, agile, sans tache, clair, doux, ami du bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d’agir, bienfaisant, amateur des hommes, bon, stable, infaillible, calme, qui est intelligible, pur et subtil. Car la Sagesse est plus active que toutes les choses les plus agissantes : et elle atteint par tout, à cause de sa pureté. Elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et l’effusion toute pure de la clarté du Tout-puissant : C’est pourquoi elle ne peut être susceptible de la moindre impureté ; parce qu’elle est l’éclat de la Lumière Eternelle, le miroir sans tache de la Majesté de Dieu, et l’Image de sa Bonté. N’étant qu’une, elle peut tout : et toujours immuable en elle-même, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle forme les amis de Dieu et les prophètes.’ Cette Sagesse (m) animant George Fox l’a rendu l’heureux instrument de la conversion de plus d’âmes à Dieu, que n’ont fait un grand nombre de Sages, de Scribes, et de Disputeurs de ce Monde. En lui a été singulièrement

(l) La Sagesse, c. vii. 21.—28. de la Traduction de Sacy.

(m) Qui dans le Language du Nouveau Testament est la Parole de Christ qui habite en nous. Coloss. iii 16. “CHRIST qui est la puissance de Dieu, et la Sagesse de Dieu,” 1 Cor. i. 24.

6. P R E F A C E.

vérifiée cette réflexion de l'Apôtre Paul, 1 Cor. i. 27, &c. que" Dieu a choisi les choses foibles de ce monde, " pour rendre confuses les fortes : et qu'il a choisi les choses viles de ce monde, et les méprisées, même celles qui " ne sont point, pour abolir celles qui sont : afin que nulle " chair ne se glorifie devant lui."

LETTRE

L E T T R E

A

FRANÇOIS DE VOLTAIRE.

Londres, le 25 Septembre, 1733.

Ami VOLTAIRE,

J'AI lu tes "Lettres sur les Anglois," et j'ai remarqué dans celles qui regardent les Quakers, plusieurs passages qu'il convient de corriger, et comme j'ai appris que ces mêmes Lettres devoient paroître en François, j'ai voulu te communiquer mes remarques, pour arrêter s'il étoit possible, le progrès des erreurs et des méprises qui s'y trouvent; et je l'ai fait avec d'autant plus de confiance, que tu as déclaré dans ta Lettre sur l'Incendie d'Altena, que tu fais profession de t'attacher à l'exacte vérité, et que tu la préfères à tout(a).

Les remarques que j'ai à faire sur ta première Lettre, ne sont pas de la première importance, et je te passe ce ton de plaisanterie qui t'est ordinaire; mais lorsque tu dis que le Quaker à qui tu rendis visite, "te parla d'un ton d'inspiré pour te prouver "que les Sacremens étoient tous "d'Invention humaine, et que le mot de Sacrement ne "se trouvoit pas une seule fois dans l'Evangile (b);" je suis porté à croire que tu n'a pas été des plus scrupuleux à rapporter les termes dont il se servit, et que tu as bien moins eu en vue d'exposer fidèlement ses raisons, que de divertir le lecteur crédule aux dépens du Quaker. Car si par Sacremens, tu entends le batême d'eau, et ce qu'on appelle la cène du Seigneur qui se célèbre avec du pain et du vin, je puis t'assurer que les Quakers n'ont jamais soutenu, ni entrepris de prouver, que ceux-là fussent pure-

(a) Lettres, &c. p. 227.

(b) Vide Lettres, p. 7.

ment d'invention humaine. Car bien qu'ils croient que dans la manière dont on administre aujourd'hui le Batême et la Cène du Seigneur, il y a plusieurs choses qui sont d'invention humaine, ils sont néanmoins si éloignés de dire que le Batême d'eau, ou la Cène du Seigneur, sont d'invention humaine, qu'ils les regardent au contraire comme des ordonnances de Dieu, dont l'une a été donnée sous la dispensation de Jean, et l'autre sous la Loi. Mais quoique les Quakers croient que le Batême d'eau, et la Cène du Seigneur où l'on prenoit et donnoit du pain et du vin, aient été ordonnés de Dieu pour un tems, comme les autres cérémonies légales; cependant ils sont persuadés que ni l'un ni l'autre ne sont ni comparables ni équivalens à l'adoration (c) en esprit et en vérité, que Jésus-Christ est venu établir; et sont de leur nature incapables de produire cette justice morale, qu'il a si fortement recommandée à ses disciples. D'ailleurs, ils croient que si Christ avoit jugé que le Batême d'eau, et la Cérémonie de prendre du pain et du vin, fussent de quelque nécessité pour obtenir le Salut, ou pour purifier l'âme; il en auroit très expressément ordonné l'usage, et se seroit expliqué clairement et avec précision sur la manière de les célébrer. Avoir d'autres sentimens, c'est, au jugement des Quakers, rabaisser la Sagesse et la Prudence de Christ; et en effet dégrader sa connoissance infinie et la mettre au-dessous de celle du Législateur des Juifs, qui a marqué avec beaucoup de clarté et de précision le tems et la manière de faire les Cérémonies de la Circoncision et de la Pâque, et par ce moyen a prévenu toutes disputes et toutes contestations à ce sujet.

II. Quant à ta seconde Lettre, je suis sûr que dans la description que tu fais de celui qui parla et qui prêcha, tu as mis du tien, pour ne pas dire que le dessein de ridiculiser perce au travers de tes plaisanteries; puis pour donner un tour à la chose, tu fais dire à ton Ami, " Nous sommes obligés de les tolérer, parceque nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'Esprit ou par la Folie. Dans ce doute et dans cette incertitude nous écoutons chacun patiemment: nous permettons même aux femmes de parler." Mais ceci a bien plus l'air d'être une raison que

(c) Jean iv.

tu as imaginée toi-même, que de ce que ton Ami a dû te dire : car un Quaker auroit raisonné ainsi, Puisque Dieu fait tout qu'il est présent par tout, et que Christ a dit, "Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, "je me trouve là au milieu d'elles (d)," nous nous assemblons pour jouir de l'accomplissement des paroles de Christ parmi nous, et sentir l'opération de son Esprit, sans laquelle nous ne pouvons ni opérer notre Salut (e), ni rendre à Dieu un culte agréable : et comme lorsque nous sommes assemblés, et que nous adorons Dieu dans le silence, nous ne savons pas qui il appellera au ministère, et comme son Esprit souffle où il lui plaît (f), nous permettons à tout homme, ou à toute femme, dont le cœur est échauffé de l'amour de Dieu, de déclarer ce qu'ils sentent dans leurs âmes. Nous croyons que cette liberté et cette prérogative générale est très raisonnable, et très utile ; qu'elle contribue extrêmement à l'édification, à la consolation, et à l'encouragement mutuel des fidèles ; et qu'elle est outre cela conforme aux premières Assemblées ou Eglises Chrétiennes, comme on le peut voir dans les Actes des Apôtres, et dans la première Epître de Paul aux Corinthiens.

Et pour donner encore plus de poids et de force à cette raison, il auroit pu dire, que puisque Dieu, dont les promesses sont toutes, Oui et Amen en Jésus-Christ (g) a déclaré par le prophète Joël, que dans les derniers tems il "répandroit de son esprit sur toute chair, et que ses fils et ses filles prophétiseroient ;" il a donc certainement voulu et ordonné que tous ceux qui participeroient à l'effusion de son esprit, soit hommes ou femmes, eussent la liberté et le privilège de déclarer les pensées de leur cœur.

Les Quakers sont très persuadés que dans les lieux où l'on n'accorde pas cette liberté, on se prive d'un des plus avantageux, et des plus considérables privilèges de l'évangile ;

(d) Matt. xvii. 20,

(e) Phil. ii. 12, 13, Opérez votre salut, &c.

(f) Jean iii. 8.

(g) 2 Cor. i. 20.

(b) Le judicieux Jean Locke fait une remarque qui s'applique très bien ici. "Il paroît clairement," dit-il, "par le livre des Actes des Apôtres que sous l'Evangile, l'Esprit de Dieu devoit se répandre sur les Femmes aussi bien sur les Hommes ; or leurs assemblées n'étoient-elles pas le lieu le plus convenable pour déclarer leurs prophéties ? Voyez sa Paraphrase et ses Notes sur la 1. Epit. aux Corinth. c. xi.

Penson cet écrivain judicieux, nous fournit encore dans ses écrits, une autre remarque importante ; "C'est l'Esprit Consolateur," dit-il, "qui fait

gile: car si ceux qui font profession du Christianisme avoient toujours attendu qu'ils fussent enseignés de Dieu, qui a promis de paître lui-même son peuple, qu'ils ne se fussent pas livrés à une multitude de docteurs, et n'eussent pas compté sur les hommes pour leur nourriture spirituelle; Christ qui a dit à ses disciples, "toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre," et "voici je suis toujours avec vous jusques à la fin du monde," (i) Christ, dis-je, auroit fourni à ses églises des pasteurs qui leur auroient dûment administré la pâture céleste, propre à nourrir les enfans de Dieu pour la vie éternelle, "même du vin et du lait sans argent et sans en rien exiger," (k) et non pas des charbons et des morceaux de littérature mondain cachetés bien cher.

De plus, ce que tu as fait dire à ton ami, au sujet des femmes, savoir que deux ou trois se trouvent souvent inspirées à la fois, et que c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur, est si contraire à la vérité et à l'expérience, que je suis sûr que personne n'a jamais entendu rien de pareil dans une assemblée de Quakers: et même cela ne convient nullement à leur manière de servir Dieu, qui se fait en esprit, et, comme tu l'as toi-même remarqué, dans un silence général qui dure quelque tems. Une symphonie de cette nature conviendrait donc beaucoup mieux aux églises où l'on entend des orgues et d'autres instrumens de musique, mais elle ne sauroit plaire aux Quakers.

Je conviens sans peine que deux ou trois personnes sont souvent inspirées en même-tems, car dans une grande assemblée il est assez vraisemblable que même un plus grand nombre se trouve inspiré tout à la fois; mais aussi, comme (l) "les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes, pendant qu'un parle les autres se taisent;" et

' fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire, n'est parole de vie; ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce soit, se fait sentir et opère jusqu'au fond de l'âme. C'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout, et fait tout; les plus solides discours ne disent et ne font rien.' Oeuvres spirituelles, Lettre 60.

O! Si ceux qui se donnent le titre de Vicaires de Christ, d'Evêques, de Pasteurs des âmes, et de Ministres de l'Evangile entendoient et comprenoient bien ces paroles! Alors on ne verroit plus des personnes innocentes, hommes et femmes, persécutées pour avoir dit ou écrit ce qu'elles sont persuadées qui leur a été suggéré par le St. Esprit.

(i) Matt. xxviii. 18—20. (k) Esaie lv. 1. (l) 1 Cor. xiv. 32.

en ceci les Quakers se conforment exactement à la règle de l'apôtre qui dit, " Que s'il se fait quelque révélation
 " à un autre de ceux qui sont assis dans l'assemblée, que
 " le premier se taise : car vous pouvez tous prophétiser
 " l'un après l'autre, afin que tous apprennent, et que tous
 " soient consolés." (m)

Mais quoique quelques personnes puissent mépriser ou faire peu de cas de la voix des femmes, excepté lorsqu'elles chantent des psaumes, ou d'autres vers moins édifiants ; les Quakers n'ont pas honte d'avouer que le ministère des femmes a souvent été touchant et persuasif. " On a remarqué," dit Robert Barclay, " que de nos jours, Dieu a efficacement converti plusieurs âmes par le ministère des femmes, et qu'il s'est aussi plusieurs fois servi d'elles pour consoler et fortifier les âmes de ses enfans." (n)

Il est vrai que ceux qui font profession d'enseigner la religion Chrétienne ont depuis long tems désapprouvé le ministère des femmes, et que se fondant sur un ou deux passages des Epîtres de Paul, ils ont tâché de persuader au peuple qu'il n'est pas permis aux femmes de parler, ou de prêcher dans l'église; quoiqu'en même tems ils leur permettent, et tiennent qu'il leur est permis, d'y chanter des psaumes, de répondre aux prières, et de faire des confessions. Mais les Quakers n'ont jamais pu se persuader que l'apôtre Paul eût pu tomber dans une contradiction si palpable que d'écrire une Epître, et d'y régler la manière dont les femmes, aussi bien que les hommes, devoient prier et prophétiser en public, et ensuite de défendre aux femmes de parler dans l'Eglise; puisque prophétiser, comme il le dit lui-même, c'est " parler aux hommes pour les édifier, les exhorter, et les " consoler" (o). De là ils tirent cette juste conséquence, que Paul défendant aux femmes de parler dans l'Eglise, n'a pas pris le mot de parler dans le sens de prophétiser, ou de parler par un mouvement surnaturel et par la suggestion du St. Esprit, mais de parler de leur propre mouvement, et de faire des questions qu'il étoit plus convenable qu'elles fissent à leurs maris dans leurs maisons (p),

Certaine-

(m) 1 Cor. xiv. 30, 31. (n) Apologie, Prop. x. §. 26. (o) 1 Cor. xiv. 3.

(p) C'est dans ce sens que Jean Locke, dont tu as si fort loué le jugement, a expliqué et concilié les défenses que Paul semble faire aux femmes de parler et d'enseigner dans l'Eglise. Voici ses notes sur la I. Epître aux Corinthiens, c. xi.

Certainement celui qui a réglé la manière dont les femmes, aussi bien que les hommes, devoient prier et prophétiser en public ; qui a exhorté les Corinthiens à désirer avec ardeur les meilleurs dons, sur tout celui de prophétiser ; qui a dit, je souhaite que vous ayez tous
le

‘ Le passage,’ dit-il, ‘ qui regarde les femmes paroît un des plus difficiles ‘ qui soient dans les Epîtres de St. Paul. Je me flatte donc qu’on voudra bien ‘ me permettre de le faire précéder de quelques considérations qui pourront ‘ contribuer à l’éclaircir.

‘ I. Il faut d’abord remarquer que c’étoit la coutume des femmes de se ‘ voiler, lors qu’elles paroissent en public, ver. 13—16. Ainsi il n’y a ‘ point de doute qu’elles ne dussent être voilées quand elles assistoient aux ‘ prières et aux actions de grâces dans les assemblées publiques : mais si ‘ c’étoit là le sens de l’Apôtre, ne se feroit-il pas exprimé d’une manière ‘ beaucoup plus aisée, plus courte, et plus claire, s’il avoit dit que les fem- ‘ mes devoient se couvrir dans les assemblées ?

‘ II. Il est clair que cet ordre donné aux femmes d’avoir la tête couverte, ‘ est borné à quelques fonctions particulières qu’elles faisoient dans l’assem- ‘ blée, exprimées par les mots de prier et de prophétiser, ver. 4 & 5, lesquels, ‘ quelque sens qu’ils aient, doivent signifier la même chose quand ils ‘ s’adressent aux femmes dans le 5me verset, que lorsqu’ils s’appliquent aux ‘ hommes dans le 4me.

‘ On dira, peut-être, que si les femmes devoient être voilées dans les ‘ assemblées, quelles que fussent ces fonctions, celles qui se joignoient à elles ‘ devoient aussi être voilées.

‘ Réponse. Il faudroit sans doute en convenir, si on admettoit l’explication ‘ de ceux qui croient que par les termes de prier & prophétiser il faut en- ‘ tendre ici être présent dans l’assemblée, et se joindre à la congregation ‘ dans les prières qu’on y faisoit, dans les hymnes qu’on y chantoit, ou dans ‘ la lecture et l’exposition des Ecritures. Mais à cela on peut répon- ‘ dre, qu’entendre prêcher ou prophétiser, n’a jamais été appelé prêcher ou ‘ prophétiser, et cette objection est si forte que je ne crois pas qu’on y puisse ‘ répondre.

‘ Voici en un mot, de quoi il me semble qu’il s’agissoit : les hommes pri- ‘ oient et prophétisoient dans les assemblées et avoient la tête découverte ; ‘ les femmes prioient aussi quelquefois et prophétisoient dans les assemblées, ‘ et tandis qu’elles faisoient cette fonction elles croyoient être dispensées de ‘ se voiler, et s’imaginoient qu’elles pouvoient avoir la tête découverte, ou ‘ du moins le visage découvert, aussi bien que les hommes. C’est ce que ‘ l’Apôtre blâme en elles et dit que, soit qu’elles prient ou qu’elles prophe- ‘ tisent, elles doivent toujours demeurer voilées.

‘ III. Voyons présentement, ce qu’il faut entendre ici par prier & pro- ‘ phétiser. Il me semble que c’étoit une action publique qui se ‘ fesoit dans l’assemblée par une personne seule, et pendant la- ‘ quelle le reste de l’assemblée gardoit le silence. Car il n’y a aucune ‘ apparence que quand l’Apôtre dit, un homme qui prie ou prophétise, il en- ‘ tende une action faite en commun par toute la congregation. Autrement ‘ quel prétexte cela pouvoit-il donner à la femme d’avoir la tête découverte, ‘ pendant que cet homme parloit, plutôt qu’en aucun autre tems ? Une fem- ‘ me devoit être voilée dans l’assemblée ; quel prétexte donc ou quel droit ‘ auroit elle eu d’être dévoilée, pour se joindre avec le reste de l’assemblée à ‘ la personne qui faisoit quelque prière ? Cette prière ne l’autorisoit ‘ pas plus à être dévoilée, que d’assister à l’assemblée ne l’autorisoit à l’être.

le don des langues, mais encore plus que vous prophétisiez ; et qui approuve même que, quand toute l'Eglise sera assemblée dans un lieu, tous prophétisent l'un après l'autre ; ce grand Apôtre, dis-je, n'a jamais pû défendre aux femmes, qui étoient excitées et poussées par le St. Esprit' de parler dans l'Eglise. Car c'eût été les exclure et les priver de l'usage et de l'exercice du don de prophétie, et par conséquent non seulement mettre un obstacle à l'avis et au conseil qu'il avoit donné, mais même au dessein général et au but que Dieu s'étoit proposé, en répandant son Esprit sur ses filles et ses servantes, comme il avoit promis de le faire dans les derniers tems.

On peut dire la même chose à l'égard de prophétiser, lorsqu'on entend par là qu'une femme se joint à la congregation pour chanter les louanges de Dieu. Mais si la femme prioit comme étant pour le moment l'organe de l'assemblée, &c. il y a apparence qu'elle pouvoit croire qu'elle avoit le privilège d'être dévoilée.

Prier et prophétiser, comme on l'a fait voir, signifient ici faire une action particulière dans l'assemblée, tandis que le reste de la congregation y assistoit seulement ; examinons à présent quelle étoit cette action. A l'égard de prophétiser, l'Apôtre nous dit en termes exprès, chap. xiv. 3 & 12, que c'étoit parler dans l'assemblée. Il en est de même au sujet de prier, et il est évident que l'Apôtre entend par là prier publiquement et d'une voix intelligible dans la congregation. Voyez chap. xiv. 14—19.

Il faut remarquer que soit que quelqu'un priât ou qu'il prophétisât, il prioit ou prophétisoit seul, le reste de l'assemblée demeurant dans le silence, ch. xiv. 27—33. De sorte que, même dans ces louanges extraordinaires que quelqu'un chantoit à Dieu par le mouvement immédiat et la suggestion du Saint Esprit, et qui étoit une des actions qu'on apelloit prophétiser, il n'y en avoit qu'un seul qui chantoit. Et en effet, comment cela auroit-il pû se faire autrement ? Qui auroit pû se joindre avec la personne qui prophétisoit des choses qui étoient dictées à elle seule par le Saint Esprit, et que les autres ne pouvoient savoir avant que cette personne les eût prononcées ? Prophétiser, comme St. Paul nous l'apprend, chap. xiv. 3. c'étoit parler aux autres pour les édifier, les exhorter, et les consoler : mais tout ce qu'on leur disoit pour quelqu'une de ces fins-là, n'étoit prophétiser, que lorsque cette parole étoit un don spirituel, et étoit produite par le mouvement immédiat et extraordinaire du Saint Esprit. Voyez chap. xiv. 1, 12, 24, 30. Par exemple, chanter les louanges de Dieu s'apelloit prophétiser ; mais nous voyons que quand Saül prophétisa, l'Esprit de Dieu le saisit, et qu'il fut changé en un autre homme, 1 Sam. x. 6. je ne crois donc pas qu'on puisse produire aucun passage du Nouveau Testament, dans lequel prophétiser signifie la simple lecture de l'écriture, ou toute autre action faite sans un mouvement surnaturel, et sans l'assistance de l'Esprit de Dieu. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand St. Paul parle ici de prophétiser il entend par là un des dons extraordinaires conférés par l'Esprit de Dieu ; Voyez chap. xii. 10. Or que l'Esprit de Dieu, et le don de prophétie aient dû se répandre sur les femmes aussi bien que sur les hommes dans le tems de l'Evangile, c'est ce dont on ne peut douter en lisant le v. 17. du 2nd chap. des Actes des Apôtres. Et quel lieu pouvoient-ils trouver qui fût plus propre pour prononcer leurs prophéties, que leurs assemblées ?

Les Quakers sont très persuadés que tant qu'il y aura une Eglise de Christ sur la terre, Dieu qui a inspiré Marie et Déborah sous la Loi, et Christ qui se fit connoître à la femme qui étoit près du puits de Jacob, et lui permit de porter la nouvelle de sa venue aux habitans de Sychar, et qui honora Marie de l'agréable commission d'aller annoncer sa résurrection à ses Disciples bien-aimés; ne cessera jamais d'accorder les dons et les gracieuses influences de son Saint Esprit (*q*) aux femmes pieuses, (dont l'âme ne lui est pas moins précieuse que celle des hommes) afin de les rendre capables d'annoncer les agréables nouvelles du Salut, et de publier ce que Dieu a fait pour leurs âmes.

Dans ta troisième Lettre tu quittes le personnage de Philosophe pour prendre celui d'Historien; mais tu ne t'acquittes pas mieux de l'un que de l'autre; car dans ce que tu rapportes de George Fox il n'y a presque rien qui ne soit faux. Tu avances des faits absolument inconnus aux Quakers; comme quand tu dis qu'il fut mis au pilori; qu'il pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu; et qu'il supplia ceux qui le fouettoient de lui appliquer encore quelques coups de verges, pour le bien de son âme. (*r*)

Ce dernier trait est assurément le plus mal imaginé que tu pusses lui attribuer, puisqu'il est entièrement contraire à ses sentimens et à sa manière de penser, et que c'est le langage d'un homme qui fait consister la piété dans une pénitence extérieure et dans la flagellation du Corps, ce que notre Ami George Fox n'a jamais pensé.

Quel dommage qu'un homme d'esprit, et qui a marqué tant d'attachement pour la vérité, s'en soit éloigné au point de publier tant de fables et d'histoires sans fondement!

Quand tu étois à Londres tu avois une belle occasion de t'assurer de la vérité des faits que tu avois dessein de

(*q*) Cette opinion ne leur est pas particulière, et la Paraphrase de Jean Locke que je viens de rapporter, le prouve. A quoi nous pouvons joindre le Suffrage d'André Rivet, homme également savant et judicieux; qui dans une Lettre à Anne Marie Schurman, s'exprime ainsi: *Nihil magis in votis habeo quam apud nos frequens sit illud à Propheta prædictum, et initio prædicationis Evangelicæ ex parte impletum, προφητεύουσιν οἱ υἱοὶ ὑμῶν καὶ αἱ θυγατέρες ὑμῶν.* 'Il n'y a rien, dit-il, que je souhaite avec plus d'ardeur que de voir parmi nous plusieurs exemples de ce qui a été prédit par le Prophète, et qui au commencement de la predication de l'Evangile a été accompli en partie; Vos fils et vos filles prophétiseront.

rapporter touchant les Quakers : et l'Ami, avec qui tu eus la conversation que tu rapportes, auroit pû te dire qu'il y a un Journal de la Vie de G. Fox publié environ trois ans après sa mort ; et un autre petit ouvrage intitulé, Histoire abrégée de l'origine et de la formation de la société dite des Quakers, où sont exposés clairement leur principe fondamental, leur doctrine, leur culte, leur ministère, et leur discipline, précédée d'une introduction où il est traité en peu de mots des dispensations antérieures de Dieu aux hommes ; afin de prévenir les Erreurs et les fausses représentations que l'ignorance et les préjugés peuvent produire pour abuser de la crédulité du peuple.

Ce Traité a été écrit par notre ami Guillaume Penn, et fut d'abord imprimé avec le Journal de George Fox, comme pour y servir de Préface ou d'Introduction ; et peu de tems après on l'imprima séparément avec une Epître au Lecteur, où il expliquoit les raisons qui l'avoient engagé à le publier de cette manière : je les transcrirai ici mot pour mot, pour te mettre à même d'en juger.

|| ' Lecteur, l'histoire suivante de la société connue sous
 ' le nom de Quakers, ou Trembleurs, a été écrite dans
 ' des sentimens de crainte et d'amour de Dieu ; 1°. Pour
 ' servir de témoignage à cette vérité sainte qui éclaire l'in-
 ' térieur de l'homme, au moyen de laquelle Dieu, dans
 ' ma jeunesse, s'est manifesté à moi, et que j'ai connue
 ' et aimée au point de prendre la résolution peu ordinaire,
 ' d'abandonner les honneurs et les intérêts de ce monde.
 ' 2°. Pour rendre témoignage à cette société que le
 ' monde méprise, et que Dieu par un effet de sa grande
 ' miséricorde a voulu rassembler et réunir par son esprit
 ' saint, en qui elle fait profession de croire ; et je préfère le
 ' titre de membre de cette société à toutes les grandeurs
 ' de ce monde. 3°. Pour prouver combien je chéris et
 ' honore la mémoire de George Fox, ce digne Serviteur
 ' de Dieu, et le premier instrument dont il s'est servi pour
 ' cette grande œuvre, et qu'en conséquence je nommerai
 ' le grand, le bienheureux Apôtre de notre siècle. Comme
 ' ce sont là les raisons qui m'ont fait écrire ce petit traité,
 ' qui à la première édition fut imprimé à la tête de l'ex-
 ' cellent journal de G. Fox, pour y servir de préface ; ay-
 ' ant depuis fait réflexion au bien que peut faire, dans le
 ' moment présent, cette histoire abrégée de la société con-
 ' nue

|| Cette Histoire Abregée de la Société dite des Quakers se trouve à Paris chez Le Gras, Libraire, Quai de Conti.

nue sous le nom de Quakers ou Trembleurs, vû les ré-
 flexions injustes de quelques-uns de nos adversaires, qui
 ci-devant fesoient profession d'être membres de cette so-
 ciété, et aussi à cause des exhortations qui se trouvent à
 la fin, j'ai consenti à ce qu'on l'imprimât en un plus pe-
 tit volume : car je fais que de nos jours bien des gens n'-
 aiment, ni à payer, ni à lire, un gros livre, et qu'il y en a
 beaucoup, qui ne seroient pas fâchés de connoître cette
 société, dont on a tant dit de mal, mais qui en même
 tems ne voudroient pas qu'il leur en coûtât beaucoup pour
 s'en instruire. Cependant, grace à Dieu le père de notre
 Seigneur Jésus-Christ, j'espère que les personnes désin-
 téressées, verront bientôt que ces calomnies ne sont pas
 mieux fondées que celles que l'on répandoit autrefois
 contre les Chrétiens de la primitive église. Car, après
 tout, malgré tous les mauvais traitemens que nous avons
 essuyés, notre seul objet est la réalité de la religion, et
 un changement réel, avant le dernier et grand change-
 ment que chaque homme doit subir ; notre seul désir est
 que tous les hommes recevant au dedans d'eux-mêmes,
 les impressions de la lumière et de l'esprit de Christ, avec
 cette attention sérieuse qui produit la conviction, parvi-
 ennent à connoître véritablement et intérieurement, Dieu.
 Notre seul but est de prouver que tous les hommes peu-
 vent être sauvés ayant tous les mêmes moyens, qui sont
 suffisans, pour connoître le seul vrai Dieu, et son fils Jé-
 sus-Christ qu'il a envoyé pour éclairer et racheter le
 monde : connoissance qui est, en vérité, la vie éternelle.
 Puisses-tu l'obtenir, mon cher lecteur, c'est ce que te
 désire bien sincèrement, l'auteur de ce petit ouvrage,

‘ GUILLAUME PENN.’

Ce qui suit est un extrait du petit Traité dont on vient
 de parler, par lequel tu verras l'idée que Guillaume Penni
 avoit de George Fox.

‘ M'en voici au troisième point de ma préface, et je
 vais parler de celui que Dieu avoit choisi pour être l'in-
 strument par lequel il vouloit fonder cette société. Car
 il seroit assez naturel qu'on dît ‘Fort bien, voici la so-
 ciété, voici l'œuvre, mais où est celui qui en a été l'in-
 strument ? Quel fut l'homme que Dieu chargea de cette
 grande

‘ grande œuvre ? C’est ce que je vais expliquer, parlant
 ‘ non seulement d’après les autres, mais d’après ma propre
 ‘ connoissance et la longue et intime liaison que j’ai eue
 ‘ avec lui, et dont j’ai souvent remercié et remercie encore
 ‘ tous les jours le Seigneur.

‘ Le bienheureux instrument dont Dieu se servit dans
 ‘ ce grand jour de l’évangile, et dont je vais parler, fut
 ‘ George Fox. C’étoit un homme doué d’un entende-
 ‘ ment admirable, qui pour être profond n’en étoit pas
 ‘ moins clair ; il savoit discerner les esprits des autres, et
 ‘ étoit maître du sien. Il avoit un don particulier pour
 ‘ expliquer les écritures ; il alloit droit au vrai sens, et
 ‘ quoiqu’avec simplicité, en fesoit sentir l’esprit, l’harmo-
 ‘ nie, et l’accomplissement, de la manière la plus conso-
 ‘ lante, et la plus édifiante. Mais il n’y avoit rien en quoi
 ‘ il excellât comme dans la prière. Son esprit étoit alors
 ‘ si détaché de toutes pensées terrestres, et si plein de la
 ‘ majesté de Dieu, sa contenance étoit si grave et si respec-
 ‘ tueuse, il disoit tant en si peu de mots, que les étrangers
 ‘ en ont été souvent aussi frappés, que ses frères en étoient
 ‘ consolés. Il paroissoit si pénétré de la vie, du respect, et
 ‘ de la crainte de Dieu. lorsqu’il prioit, que je n’ai jamais
 ‘ rien vu, ni senti qui en approchat, et c’étoit bien une
 ‘ preuve qu’il connoissoit mieux Dieu et vivoit plus près
 ‘ de lui, que les autres hommes ; car mieux on Le connoît
 ‘ mieux on sent la nécessité de L’approcher avec crainte et
 ‘ révérence.

‘ Sa vie étoit pure et innocente, il n’étoit point de ceux
 ‘ qui sont empressés à se mêler des affaires d’autrui, il ne
 ‘ cherchoit point son propre intérêt, il n’étoit ni prêt à s’-
 ‘ offenser, ni prompt à critiquer. Ses discours n’avoient
 ‘ jamais rien d’offensant, et presque toujours quelque chose
 ‘ d’édifiant. On trouvoit en lui tant de douceur, de con-
 ‘ tentement d’esprit, de modestie, d’aisance, de solidité, et
 ‘ de tendresse, que c’étoit un plaisir d’être dans sa compa-
 ‘ gnie. Il n’exerçoit son autorité que contre le péché, mais
 ‘ il attaquoit le péché, en quelque lieu, en quelque personne
 ‘ qu’il le découvrit, le faisant avec amour, compassion, et
 ‘ surtout avec patience. Il étoit très miséricordieux et aussi
 ‘ prompt à pardonner, que difficile à offenser, et soigneux à
 ‘ ne point offenser les autres. Et l’on trouveroit encore
 ‘ des milliers de témoins qui certifieroient qu’il étoit d’un

‘ esprit excellent et fort agréable, c’est pourquoi les meilleurs esprits avoient pour lui un amour sincère et durable.’

‘ Et dans le fait, je puis assurer que quoique Dieu lui eût donné un caractère visible de prééminence et d’autorité, et que sa présence seule inspirât un respect religieux, cependant il n’en abusoit jamais ; mais il tenoit sa place dans l’église de Dieu avec une douceur, une humilité, une modération qui lui gagnoit les cœurs. Car toutes fois que l’occasion s’en présentoit, il se rendoit, à l’exemple de son divin maître, le serviteur de tous les autres, il n’exerçoit son autorité en qualité d’ancien que selon le pouvoir visible qui les avoit rassemblés, en révérançant le chef et veillant soigneusement sur le corps. Et il étoit reçu seulement selon l’esprit et la puissance de Christ comme le premier et le chef des anciens de son tems, qui étoit digne de double honneur ; et les fidèles étoient enclins à le lui rendre, parceque son autorité étoit intérieure et non extérieure, qu’il l’avoit acquise et la conservoit, par l’amour de Dieu, et par la puissance de la vie impérissable. Je n’écris point, par oui-dire, mais d’après ma propre connoissance, et mon témoignage est vrai. Car j’ai, à différentes époques, passé des semaines et des mois entiers avec lui, dans des tems d’épreuve et des circonstances très pénibles, et cela de jour et de nuit, par terre et par mer, en Angleterre et dans les pays étrangers, et je puis dire que je ne l’ai jamais vu manquer à son devoir, ni découragé par les difficultés, en quelque occasion que ce fût. Car en toutes choses il se montroit homme, j’entends un homme fort, un nouvel homme, et plein de l’esprit divin ; un théologien et un naturaliste ; qualités qu’il avoit reçues de la main toute-puissante de Dieu. J’ai souvent admiré ses questions et ses réponses dans les choses du ressort de la nature. Quoiqu’ignorant la science inutile des sophismes, il possédoit les principes de toute science utile et recommandable, et l’accueilloit par tout où il la trouvoit. Il avoit dans ses manières une politesse qui surpassoit toutes les cérémonies en usage dans le monde ; il étoit d’une tempérance admirable, et quoique ce fût un homme replet, il mangeoit peu, et dormoit encore moins.

‘ Voici de quelle manière il a vécu tant qu’il a demeuré parmi nous, et il mourut de même qu’il avoit vécu, se sentant

sentant jusqu'au dernier moment animé du même pouvoir éternel qui l'avoit élevé et conservé ; et il étoit si plein d'assurance qu'il triompha de la mort même ; conservant toujours la même égalité d'esprit, comme si la mort ne méritoit pas qu'il y fit attention ou qu'il en parlât.

Il eut la consolation de n'être pas malade longtems, et de conserver sa pleine connoissance jusqu'au dernier moment : et nous pouvons dire avec un homme de Dieu de tems passé, que quoique mort il parle encore, et que quoique absent de corps il est présent en esprit. Car ni lieu, ni tems, ne peuvent interrompre la communion des saints, ou détruire l'union spirituelle des justes. Ses œuvres sont à sa louange ; parcequ'elles sont à la louange de Celui dont il étoit l'instrument, c'est pourquoi sa mémoire est, et sera bénie. Je conclurai ici cette partie de ma préface, par cette courte épitaphé à sa mémoire : Plusieurs enfans de Dieu de nos jours ont cultivé la vertu, mais mon cher George, tu les as surpassés tous.

Et bien, ami Voltaire, si tu avois seulement vu ce récit, sachant combien tu as montré d'estime et de respect pour la mémoire de Guillaume Penn, je crois pourroit en conclure que tu n'aurois jamais dit que George Fox étoit un homme faiblement fou, ni ne l'aurois tourné en ridicule, comme tu as fait. Car, enfin, falloit-il moins qu'un homme revêtu des qualités qu'on lui attribue, pour être l'instrument propre à assembler un peuple si nombreux dans cette nation et dans d'autres ; une société, qui a embrassé ses sentimens sans avoir en vûe aucun profit, ni aucun avantage mondain, et qui les a soutenus au milieu de persécutions cruelles et violentes ; et dont quelques membres ont mieux aimé souffrir la perte de tous leurs biens temporels, l'emprisonnement et la mort même, que d'y renoncer.

Ajoutés à cela, qu'il a non seulement converti des milliers de personnes à ses sentimens, (s) mais qu'il est aussi l'auteur du plan de discipline, suivant lequel les Quakers reglent leur société, et qu'il a réussi lui-même à la fonder et à l'établir en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Hollande, et en Amérique ; plan qui bien que simple en lui-même, ou par sa nature, est néanmoins très étendu dans son usage ; si

(s) Ce n'est pas qu'ils aient reçu ces sentimens sur sa parole, ou sur l'autorité d'aucun homme, mais d'après une conviction raisonnable et conforme à l'écriture.

étendu, dis-je, qu'il est capable d'embrasser tout le monde ; et que s'il étoit suivi exactement par tous les hommes, selon l'intention et l'esprit de son auteur, il pourroit, pour me servir de tes propres termes, ramener sur la terre l'âge d'or dont on parle tant.

Après cela, faut-il que la mémoire d'un si grand homme soit couverte d'un voile ridicule par la plume d'un historien fameux, d'un écrivain si célèbre que Voltaire ? Faut-il que la mémoire d'un Locke, ou d'un Newton, qui ont fait un petit nombre de découvertes qui se rapportent aux seules connoissances spéculatives, comme l'Optique, l'Astronomie, et la Géométrie, et qui quoique très louables, pourront peut-être n'être utiles dans les siècles à venir qu'à un petit nombre de personnes ? La mémoire, et la réputation de ces hommes sera-t-elle exaltée et répandue par tout avec les plus grands éloges, tandis que celle de George Fox dont les découvertes tendoient immédiatement au bonheur de plusieurs milliers d'hommes, (1) et qui tendent encore au grand bien, tant de la génération présente que des générations à venir, sera noircie et défigurée par des faussetés ! O ! où est l'amour de la Vérité ! où est la Philosophie !

Quoi, mon ami, le devoir d'un philosophe n'est-il pas de découvrir les beautés, les perfections, et les réalités de la nature ; et de représenter les hommes et les choses dans leur vrai jour ? Peut on donc donner avec justice le titre d'amateurs de la vérité, ou le nom de philosophes, à ceux qui déguisent leurs pensées, et donnent de faux noms aux choses : Que les membres des différentes Academies de France en jugent.

Je t'assure que si je n'avois pas craint que les compilateurs de Dictionnaires historiques, et les faiseurs de Mémoires de ton pays ne vinssent à copier ce que tu as dit, et ainsi à multiplier les erreurs au grand désavantage du caractère de George Fox, et par là à tromper la Postérité ; je t'aurois évité la peine de lire mes observations : Fais donc en sorte de n'avoir rien à te reprocher à cet égard, si ces écrivains tomboient dans les mêmes erreurs.

(1) " Un grand nombre de personnes, tant ici que dans d'autres pays, qui
" menoient une vie dereglée furent tellement touchées par la puissante pre-
" dication de George Fox, qu'elles renoncèrent à leurs voies criminelles, et
" depuis cela vécurent sobrement, et vertueusement, et élevèrent leurs
" enfans dans la Piété et dans la Vertu.

A l'égard de ce que tu as rapporté touchant l'inspiration de George Fox, et les raisons pourquoi ses disciples ont été appelés Quakers, je l'aurois passé sous silence, comme ne méritant pas d'être remarqué, et si je le relève c'est parceque tes expressions semblent annoncer que tu crois que les Quakers se mettent eux-mêmes dans des agitations et des tremblemens.

Or, si tu t'en es fait cette idée, ou sur des bruits qu'on a repandus pour les décrier, ou parcequ'au commencement on les a apellés Quakers, et qu'ils n'ont pas refusé ce nom, quoique dans l'origine il leur ait été donné par moquerie et par dérision, il est bon que tu sois mieux informé.

C'est le pouvoir de Dieu, qui fait trembler les Quakers (*u*) ce pouvoir dont Christ ordonna à ses disciples d'attendre la venue, avant que d'aller prêcher l'Evangile; ce pouvoir, qui lorsque la Loi fut donnée à Moïse sur la montagne lui fit dire, Je suis saisi de frayeur et tout tremblant; (*w*) enfin ce pouvoir qui faisoit trembler les prophètes quand ils recevoient la parole du Seigneur: "Mon cœur est brisé au dedans de moi, à cause des Prophètes, dit Jérémie, tous mes os tremblent, je suis comme un homme ivre, un homme qui a été surmonté par le vin, à cause du Seigneur, et à cause des paroles de sa sainteté." (*x*)

Daniel qui étoit un homme chéri de Dieu, (*y*) trembloit aussi quand il eut entendu ses paroles. Ainsi nous voyons que ce n'est pas une chose qui soit nouvelle aux hommes que de trembler en la présence du Seigneur.

Le Seigneur lui-même a dit, "Je regarderai à celui qui est pauvre et d'un esprit contrit, et qui tremble à ma parole." (*z*) Et le Prophète Esaïe représente l'action de trembler comme une condition pour se préparer à recevoir la Parole du Seigneur: Ecoutez, dit-il, la Parole du Seigneur, vous qui tremblez à sa Parole, (*a*)

L'Apôtre Paul ordonne aux Philippiens de travailler à leur Salut avec Crainte et Tremblement. (*b*) Et ce même apôtre, quoiqu' élevé dans les Lettres, et distingué parmi les Ministres de l'Evangile, étoit en crainte et tremblement quand il se trouvoit parmi les Corinthiens: "Mes frères," dit il, "quand je suis venu vers vous, je n'y suis point venu avec les discours d'une éloquence et d'une

(*u*) Actes i. 8. (*w*) Heb. xii. 21. (*x*) Jer. xxiii. 9. (*y*) Dan. x. 11.
(*z*) Esaïe lvi. 2. (*a*) Vers 5. (*b*) Phil. ii. 12.

“ sagesse humaine, car je n’ai fait profession de savoir au-
 “ tre chose que Jésus-Christ crucifié : Et tant que j’ai été
 “ parmi vous, j’y ay toujours été dans un état de foiblesse,
 “ de crainte, et de Tremblement.” (c) Nous voyons ici
 que le grand apôtre des Gentils étoit Quaker ou Trembleur
 aussi bien que George Fox.

Permets moi donc de te dire, mon ami, qu’un des plus
 grands hommes de France, je veux dire l’Archevêque de
 Cambrai, exilé de la cour, étoit aussi Quaker, comme on
 le peut conclure de ses propres expressions ; car après avoir
 fini la première partie de son excellent traité de l’Existence
 et des Attributs de Dieu, et contemplé les œuvres mer-
 veilleuses de la création extérieure, il tourne l’œil de son
 entendement dans l’intérieur, vers cette beauté souveraine
 qui est la cause de toutes choses ; et comme le remarque
 l’auteur du Gardien (No. 69) ‘ Avec la pureté d’un
 ‘ ange touché du sort du ceux qui étoient tombés, mais
 ‘ se conservant toujours lui-même dans un état de gloire
 ‘ et d’innocence, il finit par rendre son hommage à Dieu
 ‘ en ces termes :

“ O ! mon Dieu ! si tant d’hommes ne vous découvrent
 “ point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de
 “ la nature entière, ce n’est pas que vous soiez loin de
 “ chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme a-
 “ vec la main : mais les sens, et les passions qu’ils excitent,
 “ détournent toute l’application de l’esprit. Ainsi, Seigneur,
 “ votre lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres sont
 “ si épaisses, qu’elles ne la comprennent pas. Vous vous
 “ montrez par tout : et par tout les hommes distraits,
 “ négligent de vous appercevoir. Toute la nature parle
 “ de vous, et retentit de votre saint nom ; mais elle parle à
 “ des sourds, dont la surdité vient de ce qu’ils s’étourdissent
 “ toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d’eux, et au
 “ dedans d’eux ; mais ils sont fugitifs, et errans hors d’eux-
 “ mêmes.

‘ Ils vous trouveroient ô douce Lumière, ô éternelle
 ‘ Beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, ô
 ‘ Fontaine des chastes délices, ô Vie pure et bienheureuse
 ‘ de tous ceux qui vivent véritablement, s’ils vous cher-
 ‘ choient au dedans d’eux-mêmes. — Que vois-je dans

(c) 1 Cor. ii.

* toute la nature ? Dieu, Dieu par tout, et encore Dieu
 * seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'Etre est en
 * vous, vous épuisez et vous engloutissez, ô Abîme de Verité,
 * toute ma pensée. Je ne sçai ce que je deviens. Tout
 * ce qui n'est point vous, disparoît ; et à peine me reste-t-il
 * de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous
 * voit point, n'a rien vû ; qui ne vous goûte point, n'a
 * jamais rien senti. Il est comme s'il n'étoit pas. Sa vie
 * entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur,
 * levez-vous. Qu'à votre face vos ennemis se fondent
 * comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée.
 * Malheur à l'âme impie qui loin de vous est sans Dieu,
 * sans espérance, sans éternelle consolation ! Déjà heureuse
 * celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous !
 * Mais pleinement heureuse celle sur qui réjaillit la Lumière
 * de votre face ; dont votre main a essuyé les larmes ; et
 * dont votre Amour a déjà comblé les désirs ! Quand
 * sera-ce, Seigneur ? O beau-jour sans nuage et sans fin,
 * dont vous ferez vous-même le Soleil, et où vous coule-
 * rez au travers de mon cœur comme un torrent de
 * volupté ! A cette douce espérance, mes os tressaillent,
 * et s'écrient, Qui est semblable à vous ? Mon cœur se
 * fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon
 * cœur, et mon éternelle portion !

Dans ta quatrième lettre, tu sembles avoir eu principale-
 ment en vûe de faire l'éloge de Guillaume Penn. Le
 narré en est vis, et en général assez vrai, quoiqu'un peu
 trop poétique. Mais il y a une passage qu'il faudroit
 corriger ; tu dis, ' Après que Penn eut quitté Cork
 * étant retourné chez le Vice-Amiral son père, au lieu
 * de se mettre à genoux pour lui demander sa bénédiction,
 * il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit, Ami, je suis
 * bien aise de te voir en bonne santé.'

Cela n'est pas vraisemblable et est contraire à la ma-
 nière dont les Quakers parlent à leur pères ; car leur cou-
 tume a toujours été de donner à un père, le nom de père ;
 et à un autre parent le titre de parenté qui lui appartient.
 Et une des principales causes du mépris et du mauvais
 traitement qu'ils souffrirent d'abord, fut le scrupule qu'ils se
 fesoient de se servir de tous titres, et de tous noms qui n'é-
 toient point autorisés par la Sainte Ecriture, et ne con-
 venoient point aux hommes, ou aux choses.

Il est vrai que quelques personnes qui approuvoient leurs principes et leur pratique à divers egards, croioient néanmoins que cette singularité n'étoit point une affaire de religion, et qu'e c'étoit s'arrêter à des minuties ; mais les Quakers qui ont vu le fondement et la source de tous les titres flatteurs de distinction, ont trouvé que la simplicité des termes étoit si étroitement liée avec la religion, que c'étoit comme la pierre de touche par laquelle ils pouvoient juger du Christianisme des autres hommes, particulièrement de ceux d'entr'eux que le langage de l'Ecriture choquoit à untel degré : et ils croient encore que la simplicité du discours et la pureté de l'Evangile sont inséparables ; ils sont même persuadés que s'attacher à la simplicité du discours, et éviter les titres de supériorité et de domination, sont des choses que Christ a absolument enjointes à ses disciples.

Socrate, tout payen qu'il étoit, connoissoit si bien le danger qu'il y avoit à donner des titres fastueux aux hommes, qu'il dit à ses intimes amis et à ses disciples, que quand la ville ou la république qu'il leur avoit décrite, seroit établie dans le Monde, 'les magistrats dans
' leur plus haute élévation ne seroient point apellés seigneurs, (d) et princes, (e) mais sauveurs, (f) et surveillans. (g) Et au lieu, dit-il, que dans les autres villes, 'il y en a qui s'appellent sous-gouverneurs ; (h) dans
' celle-ci ils seront apellés, associés - gardiens. (i) Et
' ceux qui seront parvenus à l'âge de cinquante ans, (k)
' qui auront tous conservé une réputation sans tache, et se
' feront distingués par leurs actions, aussi bien que par leur
' rare savoir et leur habileté dans toutes sortes d'Affaires ;
' venant à considérer la fin et le but de leur charge, tâcheront avec toute l'attention dont ils sont capables, de fixer
' les yeux de l'âme sur celui qui éclaire tous les hommes ;
' après cela contemplant la source et l'origine de tout bien,
' ils le prendront pour modèle et pour exemple, afin d'or-

(d) Λεσποτας. (e) Αρχοντας. (f) Σωτήρας. (g) Επιμέρας.
(h) Ευνάρχαιτας. (i) Ευφυλακας. Plat. de Repub. lib. 5.

(k) Γεγομένων δέ πεντηκοντῆτων, τῆς διασωθέντας καὶ ἀριστεύσαντας πάντα πάντα ἐν ἔργοις τε καὶ ἐπισημαῖς, πρὸς τέλος ἢ ὡς ἀκτίον, καὶ ἀναγκασέον ἀναγκιναντίας τὴν τῆς ψυχῆς ἀκτῖνα, εἰς αὐτὸ ἀποβλεψαν τὸ πᾶσι φῶς παρέχον. &c. Plat. de Repub. lib. 7.

ner, polir, et rectifier par là, non seulement chacun d'eux séparément, mais aussi ceux qui sont sous leur soin particulier, et chaque membre de la Ville ; et durant le reste de leur vie, employant la plus grande partie de leur tems à inculquer les préceptes de la philosophie morale. Et quand leur tour viendra de se charger du poids des affaires, et du gouvernement de la ville, ils le feront, non pas comme une chose à désirer, et à rechercher, mais qui est d'une nécessité absolue. Ayant ainsi passé leur tems à instruire les autres, et laissé de semblables gardiens de la ville après eux, ils iront dans les isles des bienheureux.'

Et il dit encore, ' Ceux qui marcheront dans les rues de cette ville, regarderont ceux qu'ils rencontreront comme leurs frères, ou leurs sœurs, ou quelque proche parent ; et il ne sauroit arriver aucun bien, ni aucun mal au moindre membre, qui ne cause une joie ou une douleur proportionnée aux autres, et chacun la regardera comme si elle lui étoit arrivée à lui-même.'

C'est ainsi que Socrate par les rayons de cette véritable Lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde, (l) a fait la description et le plan de la police et du gouvernement d'une nation ou d'une (m) ville qui convient extrêmement au Christianisme.

Et comme dit Justin Martyr, ' Christ la PAROLE (n) qui étoit, et qui est en tous, et par qui les Prophètes ont parlé, étant connu en partie à Socrate,' il a prévu et parlé, quoi que non pas si clairement que les Prophètes, de ce qui devoit arriver sous le regne et le gouvernement

(l) Jean i. 9.

(m) Je suis fort éloigné de croire que Socrate mérite d'être égalé ou comparé au moindre des Prophètes du Seigneur, cependant quiconque aura lu la description qu'on vient de donner, trouvera sans doute que la Ville que Socrate avoit en vue ressembloit beaucoup à celle qu'Isaïe décrit de la manière suivante, Chap. xxvi. 8. " En ce tems-là ce Cantique-ci sera chanté au pays de Juda. Nous avons une Ville forte, Delivrance y sera mise pour murailles à l'avant-mur. Ouvrez les portes et la Nation juste y entrera, celle qui garde loyauté. C'est une Deliberation arrêtée que tu conserveras la vraie paix : car on se fie en toi. Fiez vous à l'Eternel jusques à perpétuité : car c'est lui qui est vraiment l'Eternel et le Rocher des Siècles.

(n) Χριστῷ δὲ τῷ καὶ ὑπὸ Σωκράτους ἀπὸ μέρους γνωσθέντι, (λογισθὲν γὰρ ἦν καὶ ἐστίν, ὁ ἐν παντὶ ὢν, καὶ διὰ τῶν προφητῶν γινεσθαι. Apol. 2.

(o) Esaïe, ix.

de Christ le Prince de Paix, " à l'accroissement et à la paix
 " du gouvernement du quel il n'y aura point de fin." (o)

Or l'on peut regarder le jour de la Pentecôte, comme l'époque ou le commencement de son regne; ce jour-là le Saint Esprit fut répandu sur tous ceux qui s'étoient assemblés à Jérusalem: les glorieux signes et les effets prédits par les prophètes parurent visiblement dans la vie et dans les actions des premiers Chrétiens. " Il ne se fit point de mal ni de
 " dommage dans toute la sainte montagne (p) de Dieu,
 " On vit le lion et l'agneau paître ensemble, et l'enfant
 " qui étoit sevré mit sa main dans la caverne du Basilic,
 " Leurs épées furent changées en coutres, et leurs lances
 " en serpes; la justice et la paix se baisèrent." Ils n'étoient qu'un cœur et qu'une âme, ils prenoient leurs repas avec un cœur joyeux et sincère, et aucun d'eux ne disoit que ce qu'il possédoit étoit à lui, car ils avoient tout en commun.

Ce glorieux et charmant état de la nature et de la grace subsista assez longtems parmi les disciples de Christ, de sorte qu'il étoit passé en proverbe, de dire, " Voyez comme
 " les Chrétiens s'aiment!" Et environ deux cents ans après Christ, les Chrétiens suivant le rapport d'Origène, n'alloient point à la guerre et ne portoient point les armes, mais vivoient séparés du reste du monde. " Les Chré-
 " tiens," dit-il, " ne peuvent pas combattre ou aller à la
 " guerre, quoi qu'on les y presse et qu'on le leur ordonne. (q)
 " Cependant ils sont plus utiles à leur patrie que les autres,
 " parce qu'ils donnent de bonnes instructions au peuple,
 " et apprennent à leur concitoyens à servir Dieu avec fin-
 " cérité et piété, rendant ceux qui ont bien vécu dans ces
 " petites villes, capables d'aller dans une ville céleste.
 " Et quoi que Celse nous exhorte à nous charger du
 " gouvernement de notre patrie, lorsque la conservation
 " des loix et de la religion nous y appellent, cependant nous
 " qui savons que dans chaque ville il y a une société
 " formée par la PAROLE de Dieu, exhortons ceux qui se
 " distinguent par la pureté de leurs mœurs et de leurs
 " sentimens, à se charger du gouvernement des églises;

(p) C'est-à-dire, la véritable Eglise.

(q) Θὺ συσπλεύόμεθα μὲν αὐτῷ καὶ ἐπειγὼν συσπλεύόμεθα δὲ ὑπὸ αὐτοῦ, ἰδίον στρατοπέδον εὐσεβείας συσπράττοντες, &c. Origènes contra Celsum, lib. 8. p. 427.

" et

“ et ne recevons pas ceux qui aiment à dominer, mais
 “ ceux qui par modestie se font une peine d'exercer
 “ une charge si importante. Ceux donc qui gouvernent
 “ bien parmi nous, y sont forcés, et celui qui les y force c'est
 “ le grand Roi, que nous croyons être le fils de Dieu,
 “ Dieu la PAROLE. Et ceux qui sous l'assistance de
 “ Dieu, gouvernent bien dans la société, c'est à dire,
 “ dans les églises, y gouvernent selon les loix et les
 “ commandemens de Dieu; cependant ils ne méprisent
 “ pas les loix de leur patrie, et ne refusent point quand
 “ ils en sont requis, d'assister aux devoirs communs et
 “ nécessaires de la société. Mais leur but et leur soin
 “ principal c'est de se tenir et se conserver dans un
 “ état propre à s'acquitter du service plus divin et plus
 “ nécessaire des églises de Dieu pour le salut des hom-
 “ mes. Ainsi par contrainte et par devoir ils entrent en
 “ charge, s'efforçant d'engager ceux qui sont plus par-
 “ ticulièrement l'objet de leurs soins à cheminer journal-
 “ lement dans la sainteté; et à l'égard de ceux de dehors
 “ ils les exhortent à être religieux tant en actions qu'en
 “ paroles. De cette manière ils servent Dieu, et par leurs
 “ instructions ils engagent autant de personnes qu'ils
 “ peuvent, à se joindre à la Parole et à la Loi de Dieu, et
 “ ainsi ne deviennent qu'un avec Dieu en toutes choses,
 “ étant unis par le pouvoir du Fils de Dieu, qui est la PA-
 “ ROLE, la Sagesse, la Vérité, et la Justice; de sorte que
 “ durant tout le cours de leur vie, toutes leurs actions
 “ sont conformes à la volonté de Dieu.”

Voilà, mon ami, le portrait qu'Origène fait des Chré-
 tiens de son tems: compare le à la doctrine et à la disci-
 pline de ces gens si méprisés qu'on appelle Quakers; et
 après cela dis moi si le Quakerisme est autre chose qu'un
 nouveau sobriquet donné à l'ancien Christianisme; ou si
 George Fox a fait autre chose que renouveler ce plan de
 vie si long-tems perdu et oublié, qui nous a été donné par
 Christ et par ses apôtres.

L'acclamation et le cri de joie de l'armée céleste à la
 naissance de Christ étoit, “ (r) Gloire à Dieu au plus
 “ haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris
 “ de Dieu.” Le but de la venue de Christ dans le monde

(r) Luc ii. 13.

étoit donc, d'y introduire une paix, un amour, et une concorde universelle. Mais malheureusement la dépravation des Chrétiens depuis plusieurs siècles, les discordes, les dissensions, les massacres, les guerres, les préparatifs de guerre continuels dans les pays où l'on fait profession du Christianisme, semblent avoir banni et presque effacé de l'esprit des hommes, les idées mêmes de l'amour, de la joie, et de la paix, qui sont les véritables fruits et les effets du Christianisme. Les Chrétiens, dis-je, ont tellement dégénéré et perdu leur premier amour, qu'ils sont prêts à haïr et mépriser ceux qui marchent sur les traces des premiers Chrétiens, et qui par une vie et une conversation innocente tâchent de ramener parmi les hommes l'heureux état d'amour et de paix qui regnoit autrefois parmi eux : et c'est encore beaucoup si quelques-uns qui s'appellent " Vicaires de Christ, et évêques et curés des âmes," ne les représentent pas comme une espèce d'enthousiastes, sans civilité et sans politesse, qui n'honorent, ni ne respectent leurs supérieurs. Ces gens-là par leurs harangues pleines d'invectives, et par leurs déclamations, font tout ce qu'ils peuvent pour diminuer la réputation et l'utilité des Quakers, dans l'esprit et dans l'estime des princes et de ceux qui gouvernent ; comme Celse faisoit autrefois à l'égard des Chrétiens, parce qu'ils refusoient de porter les armes et de combattre pour l'état ; quoi qu'il n'y ait point d'état qui puisse être si heureux, ni si assuré que celui dont les peuples sont ou de véritables Chrétiens, ou de véritables Quakers.

Mais qu'un état de paix universelle sur la terre, prédit par les prophètes et conforme aux préceptes de Christ et de ses apôtres, paroisse tant qu'on voudra fanatique et peu vrai-semblable aux Chrétiens de nos jours ; il ne peut pas leur paroître plus fanatique, ni moins vrai-semblable, qu'il ne

(s) *Licebit in gladio conversari, Domino pronunciante, gladio periturum qui gladio fuerit usus? Et prælio operabitur filius pacis, cui nec litigare conveniet? Et vincula et carcerem et tormenta et supplicia administrabit, nec suarum ultor injuriarum?* Tertul. de Corona.

Sur ces paroles et quelques autres, le savant Rigault remarque que Tertullien condamne la guerre et l'usage du Glaive : *Christianis omnibus ubique Militiam interdicat Auctor.* Et Beatus Rhenanus remarque, que Tertullien ne croyoit sûrement pas, que les Chrétiens se feroient un

ne l'eût paru à quelques anciens (1) de voir des Chrétiens aller à la guerre, et combattre les uns contre les autres. Que les Chrétiens des autres pays et de celui-ci qui ne le font que de nom, se vantent tant qu'ils voudront de leurs traditions, de leurs symboles, et de leurs confessions de foi orthodoxes; leur conduite ne fait voir que trop clairement qu'ils ignorent le grand but et le grand dessein de l'évangile, qui abolit les cérémonies de la loi, mais accomplit les prédictions des prophètes. Il semble même qu'à l'égard de ce grand article d'une paix universelle sur la terre, ils aient moins de foi que les Juifs d'à-présent; car ceux-ci croyent que quand le Messie viendra, "il n'y aura plus de guerre, mais une paix perpétuelle dans tout le monde." (1)

Et ce qui augmente encore l'opprobre et la condamnation des Chrétiens, c'est que Socrate, privé des lumières et du secours des saintes écritures, étoit si éloigné de douter qu'il pût y avoir dans le monde un état aussi heureux que celui qu'on vient de décrire, qu'il fait voir qu'on peut l'espérer; et disoit à quelques-uns de ses amis, qu'il y en avoit "un excellent modèle dans le ciel, qu'un chacun pouvoit voir s'il le désiroit et ensuite y habiter s'il vouloit." (2) Alors un de ceux qui étoient presens, charmé de la belle description que Socrate avoit faite de sa ville et de son gouvernement, lui ayant demandé s'il étoit possible qu'un tel état ou une telle ville existât sur la terre; Socrate lui dit, "qu'il ne falloit que trois choses pour la réaliser et même qu'une suffiroit:" et l'autre persistant à lui

un jour la guerre les uns aux autres. Voici ses propres paroles: Qui non permittit ut Christianus Ethnico belligeranti, an permillum est ut Christianus Christiano, Christianos, hoc est fratres persecuturo, se Militem adjungat? haud dubie nunquam credidit futurum Tertullianus, ut Christiani mutuis armis concurrerent.

(1) Ita ut non ultra bellum, sed pax perpetua ad fines terræ: C'est ce que le Juif dit à Limborch dans la dispute qu'ils eurent touchant la vérité de la Religion Chrétienne. Voyez Limborch dans son *Amica Collatio cum erudito Judæo*, p. 13. Et lisez le passage entier, qui suffit pour faire rougir quelques Chrétiens. O! comment paroîtront devant le tribunal de Christ, ceux qui prennent les titres de Catholiques et de Très-Chrétiens, et qui au lieu de changer leurs épées en coutres, et de procurer la Paix, font faire un plus grand nombre de ces funestes instrumens, pour détruire la vie des hommes?

(2) Ἐν Οὐρανῷ ἴσως παράδειγμα ἀνάκειται τῷ βουλευμένῳ ὁρᾶν, καὶ ὁρῶντι, ἑαυτὸν κατοικίζειν. Plat. de Repub. lib. 9.

demander

demandeur ce que ce pouvoit être, Socrate s'exprima d'une manière également sublime et majestueuse à peu près en ces termes : ' Quand la puissance et la sagesse s'uniront ; quand les gouverneurs et les magistrats auront l'esprit fortement porté et tourné vers Dieu, et que rien n'aura autant de pouvoir sur eux que la vérité ; alors, et non pas plutôt, on verra sur la terre la ville dont j'ai parlé.'

Cicéron qui vivoit environ quarante ans avant la venue de Christ, se fesoit aussi une idée claire et distincte de la félicité d'un état et d'un gouvernement tel que celui-là, et il l'a décrit de la manière suivante (x) : ' Qu'y a-t-il, je ne dis pas seulement dans l'homme, mais même dans le ciel et sur la terre, de plus divin que la raison, qui étant mûre et perfectionnée est proprement appelée Sagesse ? Or, comme la raison, qui est la meilleure de toutes les choses, existe tout à la fois dans l'homme et dans Dieu, elle est donc le grand lien de société entre l'homme et Dieu ; mais comme ceux qui sont liés par la raison, sont aussi unis par la droite raison, et que la droite raison est leur loi, nous pouvons donc nous autres hommes nous regarder comme unis en société avec Dieu par la loi ; et comme, qui dit communauté de loi, dit communauté des droits ; ceux qui reconnoissent cette communauté doivent donc être regardés comme citoyens d'une même cité ; si donc, ils obéissent à un même gouvernement et à une même puissance, à plus forte raison obéiront-ils à cet être sublime, à cette âme divine, à ce Dieu tout-puissant : de sorte que l'on peut regarder l'univers comme une cité commune à Dieu et aux hommes ; et de même que dans nos cités nous sommes à présent

(x) Quid est autem, non dicam in homine, sed omni cælo atque terrâ, ratione divinius ? quæ cum adolevit atque perfecta est nominatur rite sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque et in homine et in Deo, prima homini cum Deo rationis Societas. Inter quos autem ratio, inter eosdem etiam recta ratio communis est. Quæ cum sit Lex, lege quoque confociati homines cum Diis putandi sumus. Inter quos porro est communio legis, inter eos communio juris est. Quibus autem hæc sunt inter eos communia, et civitatis ejusdem habendi sunt. Si verò iisdem imperiis et potestatibus parent, multò etiam magis parent autem huic Cælesti Descriptioni, mentique Divinæ, et præpotenti Deo ; ut jam universus hic mundus una civitas communis Deorum atque hominum existimanda sit, et quod in civitatibus ratione quâdam, de qua dicitur idoneo loco, agnationibus familiarum distinguuntur Status, id in rerum Naturâ tanto est magnificentius tantoque præclarior, ut homines Deorum agnatione et gente teneantur. Cicero de Legibus, lib. 1.

pour

pour certaines raisons distingués en familles et en parentés, nous trouveront encore plus de grandeur et de magnificence dans l'ordre de la nature, quand nous regarderons le genre humain comme la race et la famille de Dieu.

A cette noble et sublime idée de Société et de gouvernement conçue par Cicéron, il ne sera peut-être pas hors de propos de joindre celle du fameux Archevêque de Cambray, qui lui ressemble beaucoup (y) 'Dieu,' dit-il, 'a mis les hommes ensemble dans une Société où ils doivent s'aimer, et s'entre-secourir comme les enfans d'une même famille, qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse, qui est repandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, et inviolablement regnant dans toute cette Société de ses enfans bien-aimés. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de lui : Connoissez le Seigneur qui est votre Père. Ces enfans de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses louanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rapeller le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connoître sa perfection, et accomplir sa volonté ; que pour se communiquer les uns aux autres cette science, et cet amour céleste.'

Dans la description que ces deux grands hommes font d'une société et d'un gouvernement, tu as pu voir, mon ami, la véritable façon de penser des Quakers, et l'abrégé ou la substance de ce que George Fox leur a enseigné : car la Société des Quakers est uniquement fondée sur leur obéissance à la lumière de Christ dans leurs consciences ; ce qui dans le style de Cicéron, est le grand lien de la parenté, et le nœud de la société entre Dieu et l'homme : c'est aussi le principe de l'obéissance de l'homme à Dieu, et de son zèle sincère pour le bien et l'avantage des autres hommes. C'est la règle immuable de toute justice, de tout bien, et de tout honneur ; et comme le remarque Morabin dans sa préface sur le traité des loix de Cicéron, c'est "une lumière commune à tous les hommes, qui éclaire la raison du sage, et qui lui découvre les traces des vertus qui font l'honnête homme et le bon citoyen."

(y) Lettres sur la Religion, p. 196, édit. de Paris.

C'est

C'est cette lumière par le moyen de laquelle les hommes voyent de plus en plus de lumière à mesure qu'ils marchent en elle, c'est le sentier de l'homme juste qui reluit de plus en plus vers le jour parfait : "Les nations de ceux qui sont sauvés y chemineront (z) : les Gentils marcheront à la faveur de cette lumière, et les Rois à la splendeur de son lever (a) C'est la PAROLE qui étoit au commencement avec Dieu et qui étoit Dieu (b) : C'est la SAGESSE par laquelle les Rois règnent, et les Princes ordonnent ce qui est juste" (c).

Plutarque, le grand Plutarque, quoique payen, avoit été éclairé par les instructions de cette Lumière ; et cependant il y en a qui prennent le nom de Chrétiens qui n'en ont aucune connoissance et qui nient l'efficace et la suffisance de ses instructions : 'Un certain roi Perse, dit Plutarque, avoit un officier qui étoit chargé d'entrer tous les matins dans sa chambre et de lui dire Lève-toi, ô Roi, et aye soin des choses que Mesoromasdès t'a confiées : mais un prince sage et bien instruit a au dedans de lui-même une voix, qui l'appelle continuellement, et lui ordonne de faire son devoir d)''

Or c'est là la voix qui instruit notre ami Guillaume Penn, lorsqu'il forma le plan et posa le fondement de son gouvernement en Pennsilvanie ; et c'est cette même voix qu'il ne cesse de recommander à ses enfans, et à laquelle il leur enjoint de prêter l'oreille et d'obéir.

Dans un petit traité intitulé, Les Fruits de l'amour d'un Père, qu'il a laissé en manuscrit, pour l'instruction de ses enfans, il leur parle ainsi : 'Je commence par ce qui est si bien nommé le commencement de la sagesse et du bonheur, savoir la crainte de Dieu.

' Craignez Dieu, mes enfans ; c'est-à-dire conservez dans vos cœurs cette sainte terreur qui fait qu'on redoute le mal et qu'on embrasse le bien avec ardeur. La pierre

(z) Rev. xxi. 24.

(a) Isaïe lx. 3 :

(b) Jean i. 1.

(c) Prov. viii. 15.

(d) 'Ο μὲν γὰρ περσῶν βασιλεὺς ἐνὰ τῶν κατευνασῶν εἶχε πρὸς τὸ το τεταγμένον, ὥστε ἔωθεν εἰσιόντα λέγειν πρὸς αὐτὸν. Αναστά ὦ βασιλεῦ, καὶ φροντίζε πραγμάτων ἃν σε φροντίζειν ὁ Μεσορομάσδης ἡδελῆσε. τῷ δὲ πεπαιδευμένου καὶ σοφροῦντος Ἀρχοντος, ἐντός ἐστι ὁ τὸ το φδεγγόμενος αἶψι καὶ παρακινεούμενος. Plut. ad Principem Indoctum p. 780.

de touche pour savoir si vous possédez cette science, et si vous remplissez ce devoir c'est la lumière de Jésus-Christ dans vos consciences ; au moyen de laquelle selon Jean, chap. iii. 20, 21. vous pouvez voir clairement si vos actions, et même si vos paroles et vos pensées, sont selon Dieu ou non, car ce sont les œuvres de votre âme pour lesquelles vous serez jugés : Or avec cette lumière divine de Jésus-Christ dans vos consciences, vous pouvez vous-mêmes juger vos pensées, vos paroles, et vos actions, et vous former une idée juste de vos devoirs envers Dieu et envers les hommes. Si vous suivez cette divine lumière et la conviction, qui l'accompagne, elle vous conduira hors des voies obscures et corrompues du monde, pour entrer dans la voye du Seigneur, qui mène à la vie. —

O mes chers enfans, c'est là la perle de prix ; défaites vous de tout, pour l'obtenir, et quand vous l'aurez ne vous en défaites jamais quand ce seroit pour obtenir le monde entier. C'est là le levain de l'évangile qui doit vous renouveler, c'est-à-dire, qui doit sanctifier votre corps, votre âme, et votre esprit, pour l'usage et le service de Dieu votre Père céleste, et pour votre bonheur éternel. Oui, c'est-là, la semence divine et incorruptible du royaume des cieux, qui régénère véritablement les hommes et les femmes, et en fait des Chrétiens selon le cœur de Christ. Recevez-la, dans vos cœurs ; faites lui place, afin qu'elle y prenne racine, et alors vous serez fertiles devant Dieu, en bonnes paroles et en bonnes actions.

J'ai voulu me servir du langage de l'écriture, qui est celui du Saint Esprit, de l'esprit de vérité et de sagesse, qui n'a eu besoin ni de l'art ni de la direction de l'homme pour parler et s'exprimer d'une manière assez intelligible pour l'entendement humain. Rapellez vous donc que ce principe divin, ce verbe éternel dont j'ai commencé par vous parler, et qui est cette Lumière, cet Esprit, cette Grace et cette Vérité, à laquelle je vous ai exhortés à faire attention, toutefois qu'elle paroitra et se manifestera en vous ; cet Esprit par (e) " qui toutes choses ont été faites au commencement," et de qui les hommes ont reçu la lumière qui devoit les sauver, est la grande lumière de Pythagore, et son sel de Siècles ; l'âme

(e) Jean i. 3.

‘ divine d’Anaxagoras ; le bon génie de Socrate ; le principe
 ‘ non-engendré et l’auteur de toute lumière de Timæus ;
 ‘ le Dieu que Hiéron dit, qui est dans l’homme ; le principe
 ‘ éternel, ineffable et parfait de Platon ; le Créateur et Père
 ‘ de tous les êtres suivant Zénon ; la racine de l’âme sui-
 ‘ vant Plotin : et ces sages qui apelloient ainsi le verbe
 ‘ éternel ne manquoient pas de termes expressifs pour
 ‘ décrire la manière dont il se fait sentir aux hommes.

‘ Un Dieu domestique, ou un Dieu au dedans de l’-
 ‘ homme, disent Hiéron, Pythagore, Epictète, Senèque ;
 ‘ un Genie, un Ange, ou un Guide, disent Socrate et Ti-
 ‘ mæus. La Lumière et l’Esprit de Dieu, dit Platon ; le
 ‘ Principe divin qui est dans l’homme dit Plotin ; le pou-
 ‘ voir et la Raison divine, la Loi immortelle et infaillible
 ‘ dans l’âme des hommes, dit Philon ; la Loi et la règle
 ‘ vivante de l’esprit, le guide intérieur de l’âme, et le
 ‘ Fondement éternel de la vertu, dit Plutarque. Il y a
 ‘ plusieurs de ces vertueux Paiens qui sont loués par l’A-
 ‘ pôtre, qui quoique la loi ne leur eut pas été donnée,
 ‘ ainsi qu’aux Juifs, et qu’ils n’eussent pas les mêmes se-
 ‘ cours et les mêmes emblèmes, cependant, faisoient les
 ‘ choses qui sont contenues dans la loi, par leur lumière
 ‘ naturelle, qui leur servoit d’un guide aussi sûr que la loi.’

C’est ainsi, mon ami, que Guillaume Penn a décrit et
 exposé dans l’avis à ses enfans le principe par lequel les
 Quakers font profession d’être conduits et guidés ; per-
 mets-moi d’ajouter, si cela ne t’est pas désagréable, que
 ce principe, c’est “ la PAROLE qui est tout proche de nous,
 “ dans la bouche et dans le cœur (f),” à laquelle Moïse
 renvoyoit les enfans d’Israël ; c’est Christ la parole de
 la foi (g) que l’apôtre prêchoit ; c’est aussi “ la lampe du
 “ Seigneur qui découvre tout ce qu’il y a de plus secret
 “ dans le fond du cœur (h).” (i) C’est cette ‘ Lumière
 ‘ céleste qui aux esprits justes est plus éclatante que le
 ‘ soleil

(f) Deut. xxx. 11.

(g) Rom. x. 6.

(h) Prov. xx. 27.

(i) Et illud cœleste lumen, quod sanis mentibus multo clarius sole est,
 quam hic, quem carne mortali videmus, sic reget, sic gubernabit, ut ad
 summum sapientiæ virtutisque portum sine ullo errore perducatur. Suf-
 ficienda igitur Dei lex est, quæ nos ad hoc iter dirigat, illa sancta, illa
 cœlestis, quam Marcus Tullius in Libro de Republic. tertio, pene divinâ
 voce depinxit ; cujus ego, ne plura dicerem, verba subjeci. ‘ Est quidem
 ‘ vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempi-
 terna ;

* soleil que nous regardons avec nos yeux mortels : c'est,
 * dit Lactance, cette loi sainte, cette loi céleste que Cicéron
 * a décrite comme par une inspiration divine ; Il est certain,
 * dit-il, qu'il y a une loi véritable, qui est la droite raison ré-
 * pandue dans tous les hommes, constante et éternelle.
 * Elle nous appelle à notre devoir par ses commandemens,
 * et nous détourne du mal par ses défenses. Le sénat ni
 * le peuple ne sçauroient en dispenser, elle n'a besoin d'-
 * autre interprète que notre propre conscience ; elle n'est
 * point autre à Rome, et autre à Athenes, autre aujourd-
 * hui et autre demain : seule, éternelle et invariable, elle
 * obligera toutes les nations en tout tems, en tout lieu,
 * parceque Dieu, qui en est l'auteur et l'interprète, sera
 * toujours seul et souverain maître de tous les hommes.
 * Quiconque la violera, renoncera à sa propre nature, se
 * dépouillera de l'humanité, et sera pour cela seul rigour-
 * eusement puni de sa désobéissance, quand il éviteroit
 * d'ailleurs tout ce qu'on appelle ordinairement supplice.
 C'est ici suivant la description de l'apôtre, " la Parole de
 " Dieu vivante et efficace, qui perce plus qu'une épée à
 " deux trenchans ; elle entre et pénètre jusques dans les
 " jointures et dans les moëllles ; et elle démele les pensées,
 " et les mouvemens du cœur." Heb. iv. 12.

Enfin, c'est aussi le Maître intérieur de Mallebranche
 (k) et le Pur Amour de Fenelon (l). C'est encore la

C 2

Viande

* terna ; quæ vocet ad officium jubendo ; vetando à fraude deterreat :
 * quæ tamen neque probos frustrâ jubet aut vetat, nec improbos jubendo
 * aut vetando movet. Huic legi nec abrogari fas est : neque derogari ex
 * hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec vero aut per Senatum,
 * aut per populum solvi hac lege possumus. Neque est quærendus explana-
 * tor aut interpretes ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia
 * nunc, alia posthac ; sed et omnes gentes, et omni tempore, una lex, et
 * sempiterna, et immutabilis continebit ; unusque erit communis quasi ma-
 * gister et imperator omnium Deus ; ille legis hujus inventor, disceptator,
 * lator ; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis asperna-
 * bitur ; hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cetera supplicia, quæ putan-
 * tur, effugerit. Lactantii de ver. Cultu, Lib. 6. Cap. 8. Vide etiam :
 Theologiæ Apologia à Roberto Barlaio Scoto-Britanno, Thesis Quinta
 et Sexta, Sect. xxvii.

(k) Il ne faut pas s'imaginer que St. Augustin soit le premier qui ait
 crû que Jésus-Christ selon sa Divinité, étoit Notre Lumière, notre
 Maître Intérieur ; entre les Pères qui l'ont précédé, il y en a plusieurs
 qui se sont déclarés pour ce sentiment ; et je ne crois pas qu'il s'en trouve
 un seul qui l'ait combattu. Mallebranche, Préface des Entretiens sur la
 Métaphysique.

(l) Que n'apprendroit on point sans raisonnement, sans science, si on
 ne

Viande spirituelle, et le Breuvage spirituel que le grand apôtre Paul ne vouloit pas que les Juifs de Corinthe ignorassent : " Mes Frères," dit-il, " Je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse, dans la nuée et dans la mer; et qu'ils ont tous mangé la même viande spirituelle; et ont tous bu du même breuvage spirituel; car ils buvoient de l'Eau du rocher spirituel qui les suivoit, et ce rocher étoit Christ." Il est en effet le Rocher des siècles, le Fondement de toutes les générations justes : viens mon ami, permets moi de t'inviter à boire de l'eau vivifiante de ce Rocher : viens, goûte, et vois combien le Seigneur est bon : tourne ton esprit vers la lumière de Christ. " Celui qui fait ce que la vérité lui prescrit," dit notre bienheureux Sauveur, " s'approche de la lumière afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elle ont été faites en Dieu; mais quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière; de peur qu'elle ne le convainque du mal qu'il fait (*m*). " Viens donc et affieds toi dans le silence devant Dieu : examine ton cœur, et passe en revue tes actions; examine dis-je, avec cet œil philosophique dont Socrate et Platon regardoient l'Iliade et l'Odyssée d'Homère (*n*), s'il n'y a rien dans tes tragédies, dans tes comédies, et dans tes autres pièces, qui ne soit propre à être chanté ou recité dans la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem. Que l'efficace de la vérité accomplisse son œuvre en toi. N'écris plus pour plaire au goût corrompu du

ne consultoit plus que le pur amour?—L'Amour décide tous les cas, et ne s'y trompe point; car il ne donne rien à l'homme, et rapporte tout à Dieu seul. C'est un Feu consumant, qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O, qu'il faut bien connoître Dieu!—O Amour, vrai Docteur des âmes, on ne veut point vous écouter. On écoute de beaux discours, on écoute sa propre raison : mais le vrai Maître, qui enseigne sans raisonnemens et sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur. On ne le lui offre qu'avec réserve; on craint qu'il ne parle et ne demande trop. On voudroit bien le laisser dire, mais à condition de ne prendre ce qu'il diroit, que suivant la mesure réglée par notre sagesse : ainsi, ce seroit notre sagesse qui jugeroit Celui qui la doit juger. Oeuvres Spirituelles, pour le jour de S. Jean l'Evangéliste. 1 Cor. 10.

(*m*) Jean iii. 21.

(*n*) Voyez Plato de Repub. lib. iii. où il cite plusieurs passages d'Homère que Socrate condamne comme indignes d'être chantés ou répétés dans sa Ville.

Siccle,

Siècle, mais consacre les productions de ta plume, et les talens que Dieu t'a donnés, au seul service de la Vérité. Joins tes travaux avec ceux des fidèles qui attendent et désirent ardemment l'heureux jour qui nous est promis, " lorsque la terre sera pleine de la connoissance du Seigneur " comme les eaux couvrent la mer (o)." Alors tu auras la paix au dedans de toi, et seras un sujet de joie, et pourras être assis avec eux dans les lieux célestes en Christ ; et enfin avec Abraham, Isaac, et Jacob dans le Royaume des Cieux.

Je désire sincèrement que ce puisse être ton partage,

Ton Ami inconnu,

JOSIAS MARTIN.

(o) Esaïe xi. 9:

F I N.